

JEUDI

21 FÉVRIER 1833.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 103.



TROISIÈME ANNÉE

N° 151.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 13 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE,

JOURNAL POPULAIRE.



La prison est le Séminaire des Patriotes.

ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

— 21 février 1831. Abbatage nocturne des croix, à Clermont. — 21 février 1832. Troubles à Tours. Acquiescement du journal la *Revolutions*. — 22 février 1831. Condamnation de la *Gazette de Bretagne* à 200 fr. d'amende. — 22 février 1832. Condamnation de la *Feuille de Commerce*, à Marseille, 5 mois, 600 fr. — 23 février 1831. Condamnation de la *Gazette du Languedoc*, 5 mois et 500 fr., troubles à Perpignan. — 23 février 1832. Condamnation de *l'Ami de la Vérité*, à Caen.

Vanités des Vanités.

Tout s'use, tout tombe, tout s'en va, tout s'éteint, tout meurt, tout finit, tout.....

Si j'étais le bonhomme *Richard* ou *M. Guizot*, je ménerais loin ce tout là; jusque j'imagine à l'antépénultième; à la pénultième, à l'ultième conséquence; et encore tirerais-je de la conséquence mille autres petites conséquences..... jusqu'à demain si vous vouliez.

Ah! si j'étais seulement *Sancho* ou *M. Dupin* je ferais là-dessus une foule de jolis petits proverbes qu'on pourrait au besoin mettre en musique avec des variations.

En 88, nous avons un *roi*, — en 89, une *assemblée nationale*; — en 93, le *peuple*; — en 1800, un *homme*; — en 1814, les *cosaques*; — en 1815, encore *l'homme* et puis les *cosaques*; — en 1830, la *meilleure des républiques*; — en 1833; une *poire*, des *cornichons*, du *persil*, des *émeutes*, des *sergens de ville*, des *assomEURS*, et des *ventes* par autorité de justice; et demain nous aurons..... que sais-je?

En raccourci.

Jadis pour monter, il graissait la patte à ses souteneurs, aujourd'hui on la lui graisse.

IL embrassait *Lafayette*, *Laffitte*, *Dupont*, IL voudrait aujourd'hui charger la baronne de Feuchères de leur sauter au cou.

IL chantait la *Marseillaise*, IL n'aime plus que l'air des *pendus*.

IL caressait le peuple; IL le mitraille.

IL s'appelait *Egalité*..... IL s'appelle *très haut*, *très puissant* et *très excellent*.

Figaro fesait la queue à ces messieurs, aujourd'hui IL se borne à la tenir.

Barthélemy s'élevait en vers, IL se traîne en prose.

Soult se battait comme un diable, aujourd'hui, laissez-lui la paix.

Thiers additionnait les crimes des rois, aujourd'hui IL soustrait l'argent du peuple,

Barthe conspirait contre la monarchie, aujourd'hui IL voit la royauté d'un bon œil.

Prunelle aimait la liberté et les livres, aujourd'hui en fait de livres IL n'aime que les *livres-tournois*. Son amour pour la liberté est resté dans un carton de l'Hôtel-de-Ville.

M. Prat, négociant, faisait mal ses affaires; *M. Prat*, commissaire-central fait fort bien les affaires de *Chose* et les siennes.

Soyons justes, cependant, il est des hommes qui n'ont jamais changé. Ainsi,

L'abbé *Louis* empilait pour *Charles X*, il empile pour *Louis-Philippe*. IL a toujours fait ses affaires et sous ce rapport n'a pas changé.

Talleyrand vendait la France sous l'empire, il la vendait sous la branche aînée, il la vend sous la branche cadette, il la vendrait sous la république. Celui-là ne figurera jamais dans le dictionnaire des girouettes. Le thermomètre ne sera jamais au variable, il sera toujours à la TRAHISON fixe.

M. Fulchiron disait des bêtises sous la restauration,

il dit des bêtises sous la meilleure des républiques. Celui-là sera toujours la nullité faite homme, on ne pourra jamais faire de lui qu'un pair de France ou un marchand de peaux de lapin.

Et moi, donc, moi aussi je n'ai jamais changé. Lorsqu'après les journées de juillet on m'a dit : *Louis-Philippe* est roi des Français, je me suis écrié : TANT PIS.

Et aujourd'hui..... le diable m'emporte si je dis TANT MIEUX.

Mercredi des cendres.

Pulvis es et in pulverem reverteris.

J'ai quitté le bal au moment où l'on commençait la galoppe, et où tous les rois allaient la danser.... Et me voilà retiré dans ma chambre de poète, sous les toits, essayant de me reposer de ce bal fatiguant, où j'avais été poussé, pressé, coudoyé, par tous ces grands monarques; moi, pauvre journaliste, qui n'avais pénétré dans la propriété nationale des Tuileries qu'à la faveur de mon déguisement et d'une carte de contrebande tombée par hasard sur ma couchette, du sac d'une jeune duchesse qui oublie toujours qu'elle a sa voiture et son cocher, quand elle vient me demander une romance ou un nocturne. Je me couchai donc, il était trois heures du matin, et je dormais déjà d'un bon somme, quand je crus entendre tout à coup une musique infernale; les marteaux de cent mille forgerons tombant sur trente-trois mille trois cent trente-trois enclumes, faisaient l'harmonica; le bruit de quatorze mille rochers, aussi hauts que le pic de Sancy, dégringolant les uns sur les autres, imitaient les sons harmonieux du violon; les vagues mugissantes et sifflantes de la Baltique et de l'océan, soulevées par un effroyable tremblement de terre, essayaient de ressembler à la flûte; cinq cents mines de cuivre, heurtées les unes contre les autres, servaient de cymballes; et douze cent mille pièces de canon de quarante-huit, qui tiraient chacune trois coups par minute, étaient la grosse caisse de cet épouvantable orchestre.

Toute l'Europe servait de salle de bal. Il s'en élevait un tourbillon de poussière plus rapide et plus gros que trente mille avalanches roulant dans leurs plis les neiges de dix mille montagnes des Alpes; cinq mille coups de tonnerre, partis à la fois des quatre coins de la salle, vinrent briser le tourbillon, et Populo parut dans les airs dominant cet horrible vacarme; quatorze soleils de la canicule éclairaient cette scène. La voix tonnante de Populo imposa silence à la musique; il tenait à la main la grande bourse avec l'or de laquelle il avait payé la fête de la veille, mais aujourd'hui pleine de cendres, et sa voix criait : Voilà tout ce qu'il en reste!

Je courus en toute hâte vers le Carrousel, on ramassait dans la rue St-Honoré une demi-douzaine de malheureux écrasés sous les pieds des coursiers qui avaient traîné les chars des rois, et je fus éclaboussé par le dernier phaëton qui revenait de la fête; je m'em-

portai.... Une jolie tête parut à la portière, c'était ma petite duchesse, son mari dormait dans le fonds, elle murmura : Poète, mon poète, ce soir j'essuierai cela; et moi je m'en allai en disant : Populo, pauvre Populo, ton triomphe n'était qu'un rêve, mais du moins tu m'as fait passer un bon moment.

Ces beaux galons d'or dont j'ai chamarré vos brillants habits, ces candalabres de porphyre, ces lustres de cristal ces fruits qui trompant la nature, viennent éclore au milieu de l'hiver, ces soyeuses étoffes, ces riches tapis, ces moelleux coussins, ces perles dont j'ai chargé les fronts de tant de femmes et ces écharpes aux brillantes couleurs qui les paraient, j'ai tout payé avec le fruit de mes sueurs, mais aujourd'hui tout est fini, c'était votre dernière fête, car j'ai tout réuni dans un monceau, j'ai tout brûlé... et voilà ce qui m'en reste... *pulvis es et in pulverem reverteris!* Ce qui veut dire en bon français : le mardi gras est près du mercredi des cendres. Chacun son tour, à moi de commander aujourd'hui, rois à genoux! venez tous et que je dépose sur vos fronts huilés la cendre, dernier résidu des trésors que je vous ai prodigués. Ils hésitaient, mais ils étaient si fatigués du bal, et l'air et la voix de Populo étaient si terribles! Ils vinrent tous, un à un, la figure pâle, les cheveux en désordre, et Populo leur fit à tous sur la tête une couronne de cendre; la foule qui les avait admirés la veille, passans dans leurs brillants équipages, riait aux éclats de les voir si penauds et si bas, et alors cent millions de voix entonnèrent une chanson populaire que je n'ose pas vous dire, dans la crainte de blesser mon ami le procureur du roi, mais dont chaque couplet se terminait par ce refrain :

Souviens-toi que le mardi gras
Est près du mercredi des cendres!

Il y eut autant de couplets qu'il y avait de rois cendrés, et à chaque refrain un monarque disparaissait dans l'avalanche aux applaudissemens des cent millions d'hommes qui faisaient la farandole en se donnant la main.

Quand ce fut le tour du dernier, l'infernale musique redoubla de fureur, tout l'univers fut ébranlé d'applaudissemens, la joie brilla sur tous les visages, l'artillerie, qui n'avait plus besoin de poudre puisqu'il n'y avait plus de guerre à faire à personne, éclata toute entière en tirant son dernier coup... et ce dernier coup m'éveilla.

JACQUES.

Jacque, il me faut troubler ton somme;
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court, suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las! mon pauvre homme,
Lève-toi, Jacques, lève-toi;
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens! l'impôt nous dépouille:
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille!

Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici venir l'huissier du roi.

Du vin soulerait ton courage :
Mais les droits l'ont bien renchéri !
Pour en boire un peu, mon chéri,
Vends mon anneau de mariage ;
Lève-toi, Jacques, lève-toi :
Voici venir l'huissier du roi.

Elle appelle en vain : il rend l'âme :
Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.
Bonnes gens, priez pour sa femme.
Lève-toi, Jacques, lève-toi,
Voici monsieur l'huissier du roi.

BÉRANGER.

Monsieur le Rédacteur,

La France est donc tombée bien bas ; le juste-milieu qui la gouverne l'a donc rendue bien vile aux yeux des carlistes, pour qu'ils se soient montrés si arrogants ! Quoi ! ils ont osé s'attaquer à la seule partie vitale de la nation, ils ont osé provoquer ouvertement les républicains ! Quelle présomption ! Croyaient-ils avoir affaire à des hommes du milieu, où pensaient-ils que tous les républicains étaient, à quelques exceptions près, dans les cachots de M. Persil ? Mais tout semble aujourd'hui terminé : inutile donc de parler plus long-temps d'une affaire dont toute la presse a retenti ; cependant comme un pareil scandale pourrait se renouveler, que MM. les carlistes et MM. du milieu nous permettent, à nous ouvriers, de leur apprendre où ils pourront encore trouver des républicains.

Cessez de nous parler de république, vont dire les premiers ; la France entière soupire pour la rentrée de ses princes chéris. Vous n'êtes qu'une poignée de factieux, diront les autres, tous les Français ne forment qu'un faisceau pour défendre leur roi-citoyen. — Eh ! messieurs, pourquoi ces mots : *toute la France, tous les Français*, ils sont déplacés dans votre bouche. Êtes-vous en état de juger de l'opinion des masses ? Non. C'est notre affaire à nous, hommes du peuple, et nous vous dirons avec notre franchise ordinaire, que le peuple est républicain, et ne peut être que républicain.

Je vais le prouver, mais avant, il faut que vous connaissiez ce peuple que vous méprisez tant. Quoique vous l'ayez jugé incapable de faire des députés, il raisonne cependant, et plus sainement que vous. Il ne reste pas aussi étranger que vous le croyez à tout ce qui se passe ; il vous en a donné quelques preuves, ce me semble, depuis quarante ans. Ne pensez pas toutefois qu'il ait jamais agi par caprice ; non, c'est toujours par suite de puissans griefs, car il nous faut des motifs pour aimer ou haïr. Si nous aimions l'empereur quoiqu'il nous eût ravi nos libertés, c'est qu'au moins celui-là connaissait l'esprit de la nation ; tout en travaillant pour lui et les siens, il n'aurait jamais souffert qu'on insultât la France ; chez lui tout était grand, et le génie captivé toujours. Si nous haïssions les Bourbons, c'est parce qu'ils nous avaient été imposés deux fois par l'étranger ; c'est surtout parce qu'au lieu d'être les chefs de la grande nation ; ils s'en étaient constitués les geoliers au profit de la sainte-alliance. Chez nous, hommes du peuple, il y a toujours un sentiment national qui domine tous les autres ; c'est lui qui nous dirige, c'est lui qui nous porte souvent à mépriser la mort, c'est lui qui nous a fait briser un trône en trois jours.

On fut alors forcé de nous faire des promesses ; on ne les a pas tenues. Nos charges ont été augmentées pour engraisser de nouveaux courtisans. On caresse les carlistes, on nous jette dans les cachots ; mais apprenez que nous sommes moins sensibles aux nouvelles

charges et aux vexations qu'on nous fait éprouver, qu'à l'état d'abaissement où l'on a plongé la France. La France de juillet ! Elle qui devait être l'arbitre des destinées du monde ! Misérables ! qu'en avez-vous fait ? Elle est encore à la queue de la sainte-alliance, elle est encore soumise aux traités déshonorans de 1815. Partout elle est bafoüée : après les insultes qu'elle a reçues du tyran de Modène et du monstre de Lisbonne, elle vient encore de recevoir un dernier coup de pied ; les carlistes la bravent ouvertement ! Ne dirait-on pas qu'elle est sans ressource, sans armée ? Mais nous connaissons l'emploi du budget, nous savons à quoi l'on destine notre brave armée. Les 50,000 hommes qui environnent Paris, ceux qui entourent Lyon et les principales villes nous dispensent de rien ajouter. Ainsi la sainte-alliance des rois existe toujours, mais les peuples le savent, et cela suffit.

Ce n'est donc pas sans raison que nous sommes mécontents.

Mais les souvenirs du grand homme étaient puissans parmi nous. Tant que son fils a existé, nous nous trouvions divisés en républicains et en napoléonistes. Sa mort vient de détruire les espérances de ces derniers, et maintenant il n'y a plus parmi nous qu'une seule et même opinion. Eh ! pouvait-il en être autrement ? quel autre parti aurait-on pu prendre après l'expérience des dernières années.

Vous allez sans doute, messieurs du milieu, me faire des objections, me dire que partout on trouve parmi le peuple des hommes qui approuvent le gouvernement, ou qui ne se mêlent nullement de politique. Je vous attendais là. Répondez : cet ouvrier qui se trouve dans vos liens, vous le croyez du juste-milieu ? Eh bien, non, il est Républicain, et il vous déteste d'autant plus, que pour vivre il est obligé de cacher ses véritables sentimens. Nous avons égard à sa position, nous la plaignons même. Nous ne pouvons pas lui dire : meurs de faim et reste avec nous, mais nous savons qu'au jour du danger il saurait rejoindre ses frères.

Quant aux habitans des campagnes, qui semblent ne pas se mêler de politique, ne les croyez pas des vôtres. Ils sont las de payer tant d'impôts. A la chute des Bourbons ils ont applaudi, ils ont alors espéré que le nouveau gouvernement prendrait en considération leur détresse ; mais loin de là, vous les avez tellement surchargés, vous vous inquiétez si peu de leur triste existence, qu'ils ne voient désormais de terme à leurs maux que dans la république.

Tel est donc l'esprit du peuple, il sait qu'on le méprise, qu'on ne songe à lui que pour le pressurer, et il s'en indigne. Il est aujourd'hui dans l'état où se trouvaient les bourgeois en 89 ; ils n'étaient rien et ils voulurent être quelque chose, avec de la persévérance ils ont obtenu ce qu'ils désiraient, ainsi fera le peuple. On l'a déjà dit, les Républicains ne conspirent pas, le temps et les fautes de leurs ennemis conspirent en leur faveur. Nous, ouvriers, nous avons fait depuis quelques mois des progrès immenses ; NOUS N'EN SOMMES PLUS AUX ÉMEUTES, NOUS N'EN VOULONS PLUS, mais nous faisons ce qu'il n'est permis à aucune puissance humaine de nous empêcher de faire, nous nous éclairons mutuellement. Quelques économies nous ont permis d'avoir des journaux, de former une petite bibliothèque à notre usage, et le temps, passé naguère en divertissemens futiles, est aujourd'hui utilement employé. La politique est devenue pour nous besoin, la liberté, un culte. La souveraineté du peuple, voilà notre foi, son triomphe complet, voilà notre espérance, la participation du plus grand nombre, aux bienfaits de la vie sociale, voilà notre charité. C'est dans ces principes que nous élevons nos enfans, certes, nous sommes bien convaincus qu'ils ne les oublieront jamais.

UN OUVRIER.

AVIS.

MM. les souscripteurs dont l'abonnement expire le 31 de ce mois, sont priés de le renouveler pour n'en point éprouver de retard dans l'envoi de leur feuille.



NOUVELLES.

Lyon.

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DE JEANNE ET DES CONDAMNÉS DE JUIN.

Vingt-cinquième liste de souscription.

Un bon français, 2 fr. — Sachet, républicain, 25 c. — Berger, 1 f. — V. C., 25 c. — Un patriote, 50 c. — Gandon, républicain, 50 c. — Bellou, 50 c. — Un musicien de la garnison, 50 c. — S. R. Rivière, 50 c. — Berger fils, 50 c. — Genevey, 50 c. — Descombe, 50 c. — Fereol, 50 c. — Colon cadet, 50 c. — Chevalier, 55 c. — Deschamps cadet, 50 c. — Brunet, 1 fr. — Philippe, 1 fr.

Total, 11 fr. 55 c.

Hier, mercredi, a eu lieu l'exécution du nommé Guerre qui avait assassiné deux personnes, au Grand-Camp, dans les derniers mois de l'année dernière.

Les St-Simoniens, dont la maison est située sur la place Louis XVIII qui sert aux exécutions, avaient, dit-on, tendu de noir le devant de cette maison et avaient placé sur leurs tentures en grandes lettres blanches : PLUS DE SANG. On ne conçoit pas en effet comment au siècle où nous vivons, quand partout on proclame la nécessité d'instruire le peuple, l'immorale peine de mort n'a pas encore disparu de nos codes; la réponse à cela est facile : le peuple et la morale intéressent fort peu aujourd'hui que les ministres de Ham sont jugés et qu'on est résolu d'enlever la prisonnière de Blaye à ces juges naturels.

— Mardi soir, une scène épouvantable est venue troubler la représentation du Grand-Théâtre; on s'aperçut qu'après l'opéra tous les musiciens avaient déserté leur poste; ils n'en restaient que trois pour accompagner les danseurs dans le ballet; le public s'est fâché, le directeur a été interpellé, on a brisé des quinquets, des banquettes, et on a fait pleuvoir sur la scène une grêle d'oranges et de pommes.

INTÉRIEUR.

PARIS.



— La chambre des députés vient de réduire à 25,000 francs le traitement de l'archevêque de Paris qui, sous Charles X, était de cent cinquante-cinq mille francs.

— La santé de M. Carrel est entièrement rétablie.

— Parmi les élèves renvoyés du collège Saint-Louis, pour le fait d'insubordination, figurait le fils de M. Jars, député de Lyon, et ministériel quand même. On assure que M. Jars a sollicité vivement l'indulgence de M. Guizot, et que ce dernier s'est empressé au plus vite de faire réintégrer le petit Jars dans la possession de la bourse entière, qui lui avait été accordée au collège, en récompense des services rendus à l'état par son illustre père.

— La chambre des mises en accusation vient de renvoyer devant la cour d'assises, M. de Châteaubriand et plusieurs gérans de journaux légitimistes.

GLANE.

M. Dupin est né dans le mois de mars; je vous jure qu'en juillet 1850 personne ne s'en serait douté.

4

— Les uns veulent habiller le Napoléon de la Colonne en empereur romain, les autres en caporal; habillez-le en ministre du roi Philippe, ça ne fera peur à personne.

— On cherche partout un ambassadeur pour Constantinople; nous connaissons quelqu'un qu'on devrait mettre à la porte.

— Le bœuf gras, gros et bête a mis, en passant, sa carte chez un de ses confrères.

— Le *Journal des Débats* dit que le ministre de la guerre a reparu à la chambre avec éclat. Il fallait dire avec des éclats; il portait des béquilles.

— Les béquilles de M. Soult sont le seul cheval de la monarchie citoyenne.

— On va remonter les écuries royales, en attendant qu'on les purge.

— Le roi d'Angleterre a un vaisseau qui s'appelle *la Vipère*; nous en connaissons de plus dangereuse à la cour de France.

— Nous avons ouvert dans nos bureaux une souscription en faveur de l'archevêque, à qui on ne donne que vingt-cinq mille francs par an; le pauvre homme!

— Le règne du roi Othon, a commencé par un bal; il finira par une walse.

Le prix des insertions est de 25 cent. la ligne.

Annonces.

Madame CHEVALIER, a l'honneur de prévenir le public qu'elle tient un grand assortiment de costumes en tous genres, pour bals de société et bals masqués,

Place du Plâtre, n° 13, maison du café Berger, au 3^me.

AVIS A MM. LES RELIEURS.

M. MISSET, graveur et mécanicien, vient de joindre à son établissement un assortiment de roulettes, palettes, fleurons, lettres gothiques, composteurs, et généralement tout ce qui concerne la reliure. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance trouveront toujours chez lui, rue des Quatre-Chapeaux, n° 9, au 2^e, tous les avantages possibles, tant pour la qualité de ses marchandises que pour le prix auquel il les a établies.

Un voyageur de commerce bien connu parcourant la France depuis 15 ans et qui représente une maison dont il porte une carte qui ne l'occupe que deux heures par jour, désire trouver une maison qui veuille bien le charger de ses intérêts. Il offre de voyager pour six francs par jour pour tous frais.

S'adresser au bureau du Journal.



A dater de ce jour cet établissement qui était rue Longue, n° 14, vient de se transporter au local ci-dessus, où il continue le commerce de la papeterie en tout genre, des fournitures de bureau et des encres d'imprimerie.

J. A. GRANIER, Gérant.